

Gandria

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): **- (1923)**

Heft 123

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-692987>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, &c., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

TELLI.

A Zurich'on a joué ces jours un nouveau 'Tell' dont l'auteur est Jakob Böhler. C'est la cinquième qui a été créé par un dramaturge Suisse depuis le commencement de ce siècle (deux Suisses allemands, C. A. Bernoulli et Paul Schoeck (le frère du musicien), et deux Suisses romands, René Morax et F. Chavannes, l'ont devancé). Ceci doit avoir sa signification si l'on considère que *tout le 19ième siècle n'a pas produit un seul "Tell" suisse*. Que Schiller ait épuisé le sujet n'est pas un argument décisif. Un mythe national vivant ne peut jamais être épuisé par un auteur étranger. La raison est bien plus profonde mais elle ne peut pas être dit ici en deux paroles. Citons cependant le chapitre "Tell" de la "Suisse Nouvelle" (Atar, Genève) par Léonard Ragaz, livre qui fit sensation pendant la guerre. Souhaitons qu'il ne soit pas oublié tout à fait aujourd'hui! Le souffle qui inspira depuis 1900 les cinq dramaturges suisses à revivifier la figure de "Tell" n'est pas très différent, certes, de celui qui incita Ragaz à publier son livre. Laissons lui donc la parole.

... A la nouvelle Suisse que nous désirons convenir des Suisses véritablement fiers.

Fierté n'est pas orgueil. Nous ne manquons pas d'orgueil, nous manquons de fierté. Ce sont deux choses fort différentes, presque opposées.

Nous nous trouvons grands et admirables, nous nous vantons de notre liberté; nous regardons de haut les autres peuples — et pour un rien, nous sommes prêts à nous courber jusqu'à terre devant l'argent étranger, la puissance et la science étrangères, en un mot, devant tout ce qui prend des allures imposantes. Nous traitons peut-être avec dédain des enfants de notre peuple, mais nous tolérons les exigences de n'importe quelle grandeur étrangère, réelle ou illusoire.

Encore ici il faut un revirement. Il nous faut devenir à la fois plus modestes et plus fiers. Fiers à l'égard de l'argent et de ses prétentions! C'est une des conditions premières de notre relèvement national. La Suisse doit se laver du soupçon d'être uniquement, le sachant et le voulant, une baraque de foire qui s'offre aux étrangers. Notre nature doit être quelque chose de mieux qu'un théâtre ouvert aux curieux de tous les pays, théâtre où notre peuple est réduit au rôle de figurant et où des Suisses, hôteliers, sommeliers, portiers et guides, encaissent le prix des entrées. Il faut que chaque Suisse prenne conscience du grave danger, déjà signalé, que cette industrie représente pour l'âme de notre peuple. Nous ne parlons même pas de la honte que sont pour nous nos maisons de jeux!

Soyons fiers en face des prétentions de l'étranger, même lorsqu'il ne fait pas sonner ses écus. Faisons-lui sentir qu'il est en Suisse, que le Suisse est ici chez lui, que ce qui compte c'est la mentalité suisse et les habitudes suisses, que, comme hôte, il lui sied d'user d'une réserve qui, d'ailleurs, s'impose natu-

rellement à tout homme de tact. Qu'il ne lui soit pas permis de dire son mot dans toutes nos affaires, ou de vilipender chez nous d'autres peuples par la voie des journaux. Ce n'est pas ainsi qu'agissent des hôtes décentes, et aucun maître de maison qui se respecte n'autorise de pareilles choses. Nous, Suisses, maîtres et gardiens de la maison suisse, nous ne les avons que trop permises, déshonorant par là notre pays. Nous avons toléré dans nos journaux des campagnes calomnieuses dirigées par l'étranger contre des peuples amis. Nous avons été assez lâches pour laisser des étrangers diffamer nos compatriotes dans leur propre pays parce qu'ils avaient osé agir en Suisse, et pour les décrier nous-mêmes dans les journaux d'autres pays. Dans la lutte qui s'est livrée chez nous, et dont la Suisse était l'enjeu, nous sommes demeurés indifférents, ou nous nous sommes joints aux étrangers. Nous avons ainsi renié bien des fois notre patrie.

Il faut qu'il se forme chez nous un sentiment de l'honneur suisse, qu'on ne puisse froisser impunément. Il faut que toutes les tentatives de ce genre soient immédiatement déjouées par une opinion publique devenue vigilante et ferme.

Il faudra notamment opposer une barrière à la propagande qui s'insinue par tous les moyens possibles. Le moment approche où nous ne supporterons plus cette importation frauduleuse de politique étrangère sous forme de science, de religion ou d'art étrangers. Réveillés de notre somnolence et guéris de notre naïveté de montagnards, nous ne tolérerons plus ces tentatives. Nous sommes prêts, il est vrai, à écouter et à respecter toutes les opinions qui ne sont pas les nôtres, mais nous réclamons de la marchandise honnête et un pavillon authentique. Nous sommes redevus Suisses et n'entendons plus nous laisser prendre aux filets de la politique étrangère.

Nous serons fiers, enfin, dans la lutte contre la pression de la force économique et politique. Notre attitude en face des grands peuples ne doit pas être celle d'un "petit peuple", mais bien celle d'un membre de la société des nations, ayant aussi bien qu'eux ses droits particuliers et sa valeur propre. Sans doute, nous ne pouvons ignorer notre infériorité au point de vue de la force matérielle, de la quantité. Nous ne saurions être assez convaincus que sur ce terrain-là nos prétentions sont vaines. Il convient d'abandonner tout ridicule orgueil, toute opinion exagérée de notre armée et de notre force, et d'adopter en échange une fierté qui se place sur un tout autre terrain, le terrain de l'esprit.

Soyons plus fiers! A quoi nous sert une armée aux frontières si nous nous faisons volontairement les valets de l'étranger?

Mais nous entendons d'ici l'objection: Il est facile de prêcher la fierté; où donc la puiserions-nous? Nous sommes un peuple pauvre; l'industrie des étrangers est pour nous un gagne-pain forcé; au point de vue de la culture intellectuelle, comme au point de vue économique et politique, nous dépendons des pays voisins. La fierté est une pauvre recette, en cas pareil. Qu'en résulterait-il, sinon une forfanterie vaniteuse et susceptible qui, pour s'enfler démesurément, n'en devient pas plus

grande? Ne vaut-il pas mieux d'emblée rester modestes?

Que répondre à cela. Il faut rester modeste, c'est certain. Telle est bien notre opinion. Mais si l'on va plus loin, cette alternative se pose forcément: ou, malgré notre petitesse et notre pauvreté, nous aurons le courage de vouloir une Suisse libre, ou nous abandonnerons cet espoir et préférons nous rattacher à un grand Etat. Aucun peuple, en effet, ne saurait mener une existence de valet ou de mendiant. Il serait plus facile même au valet ou au mendiant de se montrer fier à l'occasion, puisque la fierté véritable ne dépend pas de ce qu'on a, mais de ce qu'on est. Elle est l'affirmation de la dignité morale, c'est-à-dire, d'un bien qu'on ne peut enlever à nul être humain, à moins qu'il ne s'en prive soi-même, d'un bien indépendant de l'extérieur, de l'éclat et de la richesse. C'est justement notre pauvreté, si nous avons le courage de l'accepter joyeusement et de nous en accommoder, qui nous rendra capables de fierté, car c'est le désir d'être riches qui nous avilit.

Nous ne saurions d'ailleurs trop le répéter: *pour être libre, il faut savoir risquer quelque chose*. La liberté n'est pas un don qui nous soit octroyé et garanti; il faut lutter pour la conquérir, et cela toujours à nouveau. Ce qu'elle a de plus beau, c'est qu'elle est un acte d'audace. Ne fût-ce que pour cette raison-là, notre petitesse, considérée au point de vue spirituel, est un bonheur. Nos ancêtres ont dû courir des risques, il nous faut en courir encore. Tout ce qui s'est accompli de grand est le résultat d'un acte courageux. Mais pour oser, il faut croire. Nous réussirons d'ailleurs bien mieux sur cette voie que sur celle de la peur.

Dès l'instant où nous nous redresseront, les autres se feront plus modestes. Cela est vrai non seulement de l'industrie des étrangers, mais dans tous les autres domaines. L'élite des étrangers ne s'en trouverait que mieux chez nous. Notre fierté résolue inspirerait une considération que la peur n'inspire certes pas. Nous avons trop longtemps essayé de nous tirer d'affaire par la finesse et la crainte, et nous n'avons fait que nous enfoncer toujours plus profondément dans les difficultés. Une hardiesse fondée sur la foi aurait permis à la Suisse de jouer un rôle tout différent. Les circonstances seules n'ont jamais apporté la liberté à un individu ou à un peuple; au contraire, l'essence même de la liberté consiste à triompher des circonstances. La liberté, a dit un de ses grands prophètes, est le pain quotidien que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front!

C'est pourquoi nous répétons à nos compatriotes: Soyons fiers! Que le geste de Guillaume Tell, aujourd'hui cruelle ironie, redevienne parmi vous la réalité!

Sprichwörter.

Gehorche du der Frauen dein,
So bist du Ihre Liebes Schatzli.
ULRICH HIRSBRUNNER.

Aus der Aerden mit ferstand
Macht der Hafner allerhand.

GANDRIA.

Man hat in letzter Zeit allerlei von der Strasse nach Gandria gehört. Somit wird interessieren was Hans Schmid in seinen "Tessiner Sonnetage" (Huber & Co., 1918) über das idyllische Nestchen zu sagen weiss.

Von den Ufernestern am Luganersee ist Gandria das berühmteste. Die Hochzeitspärchen haben seinen Ruf gemacht. Denn nach Gandria geht jedes Hochzeitspärchen, das nach Lugano kommt; der schöne Uferweg um das Kap von Castagnola herum ist ein prächtiger Schächerpfad; der Asti, den die jungen Weibchen so gerne trinken, schmeckt nirgends besser als in Gandria, und dann ist das flott an den Berg hingepflanzte Dorf der Normaltyp des echt italienischen Nestes, das jedes deutsche Gemüt freudig ergötzt. Wie viele "Grüsse aus Gandria" schon durch den Gotthard gegangen sind auf prächtigen Ansichtskarten, geschrieben und unterzeichnet von glücklichen Menschen, die vielleicht ihr Letztg nicht mehr nach dem Süden und zum Asti spumante kommen und die das malerische Dorf am Luganersee in seliger Erinnerung behalten, "bis die Locken silbern sind." Nach Gandria gehe auch ich jedesmal, wenn ich nach Lugano komme, um nachzuweisen, ob die garstigen Aufschriften noch nicht verschwunden sind, welche die Qualität der übrigens guten Wirtschaften auskünden. Dr. Ferraris, der wilde luganesische Lokalpolitiker und Germanenfresser, hat im Jahre 1917 im Stadtrate von Lugano die Beseitigung aller nichtitalienischen Firmatafeln und Reklameschriften in Lugano verlangt; der Stadtrat hat die Motion abgelehnt, weil sie im Widerspruch steht mit der Bundesverfassung der Schweizerischen Eidgenossenschaft, und weil eine Fremdenstadt, in der Pilsener Urquell und Spatenbräu ausgedient werden und alles runde Geld willkommen ist, keine seldwylerhaften Anwendungen haben darf. Aber ein so unsympathischer Herr von der Politik her mir Signor Dr. Ferraris sonst ist, seiner Motion möchte ich doch nicht jede Berechtigung absprechen. Nur sollte der Hebel zuerst

in Gandria angesetzt werden, und auch dort nicht aus nationalistischen Motiven und mit politischen Hintergedanken.

Seit Jahren spricht man davon, eine Strasse nach Gandria zu bauen und sie fortzusetzen ins Italienische hinein nach Val Solda und Porlezza. Das wäre böse für die Hochzeitspärchen. Man denke, wenn der lauschige Uferweg verschwände und wenn der mächtige Sasso, der in einem Dickicht von Lorbeer, Oelbäumen und Celtis so romantisch dasteht, wegrasirt würde, welche Barbarei! Als im Jahre 1911 der Provinzialrat von Como eine Subvention an den Bau einer Strasse Porlezza-Oria-Schweizergrenze beschloss, da ist ein Protest gegen die Fortsetzung dieser Strasse nach Lugano durch die Schweiz gegangen. Vor allem hat sich der Naturschutz gewehrt. Das Strassenprojekt stellte ja die Durchführung der alten Idee in Frage, am Littoral von Gandria einen südschweizerischen Naturpark anzulegen; denn dort drängen sich auf einem sehr schmalen Ufersaum seltene Baum- und Pflanzenformen zusammen, wie sonst nirgends am Südfusse der Alpen. Aber: "Rien n'est sacré pour un sapeur." Die Strasse wird wohl früher oder später einmal kommen, obschon die wirtschaftliche Notwendigkeit schwer nachzuweisen ist. In Lugano verspricht man sich von einer solchen Uferstrasse eine starke Zunahme des italienischen Automobilverkehrs zwischen Comersee und Lago Maggiore. Er soll sehr bedeutend sein, geht aber jetzt nicht über Lugano, weil die Uferstrasse am Ceresio fehlt. Die 265 Einwohner von Gandria verlangen die Strasse nicht; sie fahren mit ihren Barken nach Lugano und würden es vielleicht auch nach dem Strassenbau tun. Mehr interessiert sind an der Fahrstrasse die Dörfer der nahen italienischen Val Solda, die in Lugano ihr wirtschaftliches Zentrum und das Absatzfeld für ihre Bodenprodukte haben. Für Lugano selbst wird die Frage die sein, wer für den Fremdenverkehr mehr ins Gewicht fällt, die italienischen Automobile, die von Comersee an den Lago Maggiore fahren wollen, oder die grosse Zahl anderer, sesshafter und anhänglicher Besucher,

die durch die Automobilraserei der Italiener vom Luganersee vertrieben würden. Für den Spaziergänger hätte eine Strasse Lugano-Gandria-Val Solda keinen Wert; denn die Automobile würden dem Fussgänger das Spaziergehen bald verleiden.

Die Grenze liegt etwa zwei Kilometer von Gandria entfernt. Sie springt vom Sasso Rosso, einem Vorberge des Monte Boglia, in ziemlich gerader Linie steil zum See hinunter. Kein Fussweg führt dem See entlang. Dagegen gibt es in der Höhe, an den jählen, von Schluchten durchzogenen Hängen verschiedene Weglein, die unternehmungslustige Leute verleiten können, von Gandria den Weg nach der Val Solda zu suchen. Aber dazu braucht's Kletterkunst und ein sehr gutes Gewissen; denn es kann einem passieren, dass im Dickicht plötzlich jemand mit einer Hahnenfeder auf dem Hut und einem schussbereiten Karabiner in der Hand auftaucht, ein italienischer Doganiere, der absolut nicht begreifen will, dass man da oben etwas zu tun habe. Vor Jahren konnte ich mich aus einer derartigen sehr heiklen Situation nur dadurch retten, dass ich mich für einen Botanik-Professor ausgab, der am Hang von Gandria nach seltenen Pflanzen suchen wollte. Wenn der Financier gewusst hätte, wie es mit meiner Botanik steht! Man fährt also am besten mit dem Schiff nach der Val Solda, die zwar nicht mehr zur Schweiz gehört, die aber von jedem Gast Luganos besucht werden sollte. Wundervoll liegen die Dörfer Oria, Albogasio und San Mamette am See, und dahinter öffnet sich eine eigentliche Theaterlandschaft, wie sie als Szenerie zu jedem italienischen Bühnenstück, sogar zu einem Räuberdrama, zu brauchen wäre. So malerisch, so durch und durch italienisch, effekt-hascherisch fast, schauen die Val Solda Dörfer hascherisch fast, schauen die Val Solda-Dörfer Castello, Loggio, Drano, Poria und Dasio auf den See heraus. Auch der Weg von Drano nach Cima und Porlezza, an der berühmten Wallfahrtskirche der Madonna della Garavina vorbei, ist nur warm zu empfehlen.